

avec son principal auteur. La Prusse et le reste de l'Allemagne étoient infectés de ces sociétés littéraires, qui n'étoient en quelque sorte qu'une nouvelle forme donnée aux minervales de Weishaupt. Bientôt il n'y eut pas plus de ville, de bourg-même sans ces espèces de clubs, qu'il n'y en avoit sans loges d'Illuminés; et par tout les adeptes de Weishaupt se trouvoient à la tête des uns et des autres. De toutes parts, on vit éclore cette multitude de sophistes, dont la littérature allemande abonde encore plus que la littérature française. Poètes, historiens, dramaturges, presque tous prirent le ton qu'ils savoient devoir leur assurer les éloges des frères-unis. Le plus grand mal venoit des soins que prenoient les adeptes d'initier à leurs mystères les professeurs des universités, les maîtres d'école, les instituteurs des princes. On le dit à regret, mais on le dit sur l'autorité de ceux qui ont le plus étudié l'histoire et les progrès de l'Illuminisme; on le dit, parce qu'aujourd'hui d'ailleurs il n'est plus possible de se le cacher; la plupart des universités du nord de l'Allemagne se trouvèrent alors, et sont trop malheureusement encore les repaires d'où s'exhale tout le poison de l'Illuminisme.

Une des principales autorités sur lesquelles l'abbé B. appuie ce qu'il dit de l'union Germanique, est le professeur Hoffmann, que les frères-unis s'efforcèrent envain d'attirer à leur parti.